

UN AN APRÈS SON ÉLECTION, OÙ NOUS CONDUIT LE PAPE FRANÇOIS ?

*par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême,
de l'Académie française*

I – DEUX PRÉSUPPOSÉS IMPORTANTS

Je dois répondre à la question posée : « *Un an après son élection, où nous conduit le pape François ?* » Cette question implique au moins deux présupposés importants.

Le premier présupposé est contenu dans le pronom « *nous* ». Il suppose qu'il existe une relation réelle entre cet homme qui est devenu évêque de Rome et les membres du peuple de Dieu, du peuple des baptisés, et, plus largement, avec des hommes et des femmes qui ne connaissent pas la Tradition chrétienne, mais qui pressentent que le pape François est porteur d'un engagement qui ne laisse personne indifférent.

Il est vrai que, dès le soir de son élection, Jorge Mario BERGOGLIO s'est présenté sur la loggia de la basilique Saint-Pierre comme intimement lié au peuple de Dieu. Il a insisté sur cette relation constitutive entre l'évêque de Rome et le peuple qui vit *in Urbe et in Orbe*, dans la ville de Rome et sur toute la terre. Et il a même concrétisé cette relation par un geste, en appelant les personnes présentes à prier pour lui et à demander pour lui la bénédiction de Dieu. Ce lien vital et même sensible est aujourd'hui compris par beaucoup. Ce pape n'est pas un homme solitaire. Il a besoin des autres pour vivre et pour exercer sa mission. Et il le montre : il sait regarder et même embrasser. Et, par sa simple présence, il appelle les autres à ne pas rester à l'écart. Il est un vivant appel à la fraternité chrétienne.

Le second présupposé est contenu dans le verbe « *conduire* » qui suggère comme un chemin, une marche à entreprendre, une sorte de pèlerinage, comme il l'écrit lui-même dans son exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, lorsqu'il évoque la « *mystique du vivre ensemble* » qui consiste à « *participer à cette marée un peu chaotique qui peut se transformer en une véritable expérience de fraternité, en une caravane solidaire, en un saint pèlerinage.* » (*Evangelii gaudium* n.87) Et, à maintes reprises, dans ses méditations, le pape François a recours à l'image du chemin, de la route, des « *routes nouvelles à ouvrir* » pour l'annonce de l'Évangile, avec la référence assez fréquente aux pèlerins d'Emmaüs, qui vont passer, grâce au Christ ressuscité, du désarroi à la confiance. Et quand il s'agit d'inciter au renouvellement de la vie et de la mission chrétiennes, le pape François met en valeur la « *pastorale du cheminement* » qu'il oppose souvent à des attitudes de conservation ou d'inertie, comme s'il suffisait de « *garder le dépôt de la foi* » et si l'on oubliait de le transmettre et de le faire

fructifier, comme le disait le pape Jean XXIII lors de l'ouverture du Concile Vatican II, le 11 octobre 1962.

À la question posée, on peut répondre à partir de ces deux présupposés que cet homme devenu évêque de Rome, au soir du 13 mars 2013, nous conduit résolument, et même avec insistance, sur le chemin d'une conversion radicale, qui ne vaut pas seulement pour les personnes, mais pour l'Église entière. Il s'agit de cette « *conversio Ecclesiae* » qu'évoquait en 1950 le Père CONGAR dans son livre si décisif, *Vraie et fausse réforme dans l'Église*.

Mais il me semble que le terme de « *réforme* » n'est pas aujourd'hui totalement adéquat. Je voudrais plutôt montrer que, si cette intention de réforme est incontestable, le pape François engage d'abord l'Église dans un grand travail de discernement. Et je chercherai à mettre en relief les points forts et les points sensibles de ce travail, qui conditionne la réforme elle-même.

Mais, auparavant, je crois bon de répondre à une question préalable : **qui est cet homme devenu le pape François ?** Savoir d'où il vient est important pour comprendre où il veut nous conduire, ou plutôt ce que son expérience personnelle lui a appris pour exercer son ministère actuel d'évêque de Rome, chargé de faire vivre toutes les Églises de la charité du Christ, comme le disait au II^e siècle l'évêque syrien Ignace d'Antioche au sujet de l'Église de Rome.

II – QUI EST CET HOMME DEVENU ÉVÊQUE DE ROME ?

Jorge Mario BERGOGLIO, né à Buenos Aires de parents d'origine italienne en 1936, est entré dans l'ordre des Jésuites et a été ordonné prêtre en 1969, il est devenu évêque auxiliaire de Buenos Aires en 1992, puis coadjuteur en 1997, créé cardinal en 2001 et élu pape le 13 mars 2013.

Ce concentré de dates ne dit évidemment presque rien de l'homme lui-même qui a été préparé par l'Esprit Saint, sans qu'il le sache, à devenir celui qui conduit l'Église à vivre sa mission dans le monde actuel. À ces repères sèchement biographiques, je crois utile d'ajouter deux précisions importantes.

- Cet homme n'a pas cessé d'apprendre à travers ses épreuves et ses responsabilités
- Cet homme est d'après le Concile Vatican II

Un homme qui n'a pas cessé d'apprendre à travers ses épreuves et ses responsabilités

Un être humain, quel qu'il soit, est toujours un mystère à ses propres yeux et devrait l'être pour les autres. Dans son exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, le pape François insiste sur cet « *art de l'accompagnement* » des personnes, « *pour que chacun apprenne à ôter ses sandales devant la terre sacrée de l'autre* », comme Moïse devant le buisson ardent. Et c'est cette même attitude de respect qui lui inspire ses réponses au sujet des personnes homosexuelles : « *si une personne homosexuelle est de bonne volonté et qu'elle est en recherche de Dieu, je ne suis pas là pour la juger. Disant cela, j'ai dit que ce que dit le Catéchisme de l'Église catholique... Un jour, quelqu'un m'a demandé d'une manière*

provocatrice si j'approuvais l'homosexualité. Je lui ai répondu par une autre question : "Dis-moi : Dieu, quand il regarde une personne homosexuelle, en approuve-t-il l'existence avec affection ou la repousse-t-il en la condamnant ?" Il faut toujours considérer la personne. Nous entrons ici dans le mystère de l'homme. » (Interview aux revues jésuites, Études, octobre 2013, p.345)

Jorge Mario Bergoglio s'est défini lui-même comme un peu « *furbo* », traduisons « *malin* », et sachant manœuvrer, et surtout « *comme un pécheur sur lequel le regard du Christ s'est posé.* » Mais ce que l'on perçoit à travers son parcours en Argentine, c'est qu'il a eu à affronter de multiples épreuves : l'épreuve de la maladie, quand il était encore jeune et il sait, par expérience, ce qu'est la fragilité du corps, mais il a dû aussi surmonter d'autres épreuves, d'ordre moral, comme l'on dit, liées à ses responsabilités de jeune provincial des jésuites, alors qu'il n'avait que 36 ans et qu'il devait exercer son discernement à l'égard de certains de ses frères, sous la dictature du général Videla, en refusant l'idéologisation du christianisme et de l'Église. Cela me semble un élément constitutif de sa personne et de son action : il refuse les idéologies, c'est-à-dire les systèmes de pensée fermés sur eux-mêmes et il refuse que le catholicisme soit utilisé comme une idéologie.

« Si le chrétien est légaliste ou cherche la restauration, s'il veut que tout soit clair et sûr, alors il ne trouvera rien. La tradition et la mémoire du passé doivent nous aider à avoir le courage d'ouvrir de nouveaux espaces à Dieu. Celui qui aujourd'hui ne cherche que des solutions disciplinaires, qui tend de manière exagérée à la sûreté doctrinale, qui cherche obstinément à récupérer le passé perdu, celui-là a une vision statique et non évolutive. De cette manière, la foi devient une idéologie parmi d'autres. » (ibid., Études, p.349-350)

Cette attitude de pensée anti-idéologique est chez cet homme inséparable de son expérience humaine et pastorale. À son retour d'une année d'études en Europe, en Allemagne, ce jésuite a exercé pendant plusieurs années, en Argentine, à Cordoba, un ministère de confesseur et de directeur spirituel. On devine qu'il a beaucoup appris, comme les pasteurs que nous sommes, à travers la rencontre des personnes qu'il accueillait, qu'il écoutait et qu'il conseillait. Il a appris la casuistique, au meilleur sens de ce mot, c'est-à-dire l'art « *de juger au cas par cas et de pouvoir discerner quelle est la meilleure chose à faire pour une personne qui cherche Dieu et sa grâce.* » (ibid., p.345). Il me semble qu'aujourd'hui, devenu le pape François, ce jésuite qui a exercé ce ministère de confesseur souhaite que l'Église entière n'envisage pas d'abord des réponses disciplinaires aux questions les plus sensibles qui lui sont posées, mais qu'elle sache partir résolument de l'essentiel, c'est-à-dire de la recherche de Dieu et de la rencontre personnelle du Christ : « *Une pastorale missionnaire n'est pas obsédée par la transmission désarticulée d'une multitude de doctrines à imposer avec insistance. L'annonce de type missionnaire se concentre sur l'essentiel, sur le nécessaire, qui est aussi ce qui passionne et attire le plus, ce qui rend le cœur tout brûlant, comme l'eurent les disciples d'Emmaüs. Nous devons donc trouver un nouvel équilibre, autrement l'édifice moral de l'Église risque lui aussi de s'écrouler comme un château de cartes, de perdre la fraîcheur et le parfum de l'Évangile.* » (ibid., p.345-346)

Le cardinal BERGOGLIO a exercé son ministère d'évêque en Argentine, pendant des années extrêmement troublées, où à la dictature « *populiste* » de PERÓN et de sa femme Evita a succédé la dictature militaire du général VIDELA, et ensuite le pouvoir autoritaire de Nestor

KIRCHNER et de sa femme Cristina. Ce pasteur, cet évêque a été alors fidèle à lui-même : il n'a pas fait de déclarations politiques, il n'a pas pris parti, il a agi au nom du Christ et de l'Évangile du Christ, qui appelle les baptisés et leurs pasteurs à être « *sel de la terre et lumière du monde* ». Il a lui-même subi des calomnies et des humiliations. Il a fait face, sans jamais céder à la résignation et en s'adressant à la conscience des responsables politiques et économiques, comme il le fait dans *Evangelii gaudium*, avec une réelle vivacité : « *C'est gênant de parler d'éthique, c'est gênant de parler de solidarité mondiale, c'est gênant de parler de distribution des biens, c'est gênant de parler de la défense des emplois, c'est gênant de parler des faibles, c'est gênant de parler d'un Dieu qui exige un engagement pour la justice. [...] La vocation d'entrepreneur est un noble travail, il doit se laisser toujours interroger par un sens plus large de la vie [...] Nous ne pouvons plus avoir confiance dans les forces aveugles et dans la main invisible du marché. La croissance dans l'équité exige quelque chose de plus que la croissance économique, bien qu'elle la suppose ; elle demande des décisions, des programmes, des mécanismes et des processus spécifiquement orientés vers une meilleure distribution des revenus, la création d'opportunités d'emplois, une promotion intégrale des pauvres qui dépasse le simple assistanat.* » (*Evangelii gaudium*, n.203-204)

Un laïc italien que j'ai rencontré à Rome en octobre dernier, et à qui je parlais du pape François, m'a dit ceci de lui : « *Ce n'est pas un homme tranquille.* » Ce qui signifie non pas « *c'est un homme déprimé* », mais c'est un homme qui ne nous laissera pas tranquilles, qui ne laissera pas l'Église tranquille et qui n'a pas peur de faire face à sa mission, qui vient du Christ et qui le relie à notre humanité commune, laquelle affronte d'innombrables métamorphoses, dans un climat d'incertitude, et non plus d'assurance. Mais cet homme, ce pape a un tempérament d'apôtre : il se sait choisi et envoyé par Celui qui est venu dans le monde réel pour « *chercher et sauver ce qui était perdu.* » (*Luc 19,10*)

Un homme d'après le Concile Vatican II

Durant plusieurs décennies, de Paul VI à Benoît XVI, la mémoire du Concile Vatican II a été déterminante dans la vie de l'Église et dans l'action des papes. On ne pouvait pas empêcher des hommes qui avaient participé activement et intelligemment à ce Concile, comme Jean-Baptiste MONTINI, Karol WOJTYLA et Joseph RATZINGER, de se sentir liés à cet événement historique et au renouveau dont il voulait être la source.

Il faut reconnaître aussi qu'après des années d'espoir et même d'euphorie, sont apparues dans l'Église de réelles tensions qui tenaient à l'interprétation que l'on pouvait faire de ce Concile, en ayant recours à un principe de continuité organique, à l'intérieur de la Tradition, mais parfois aussi à un principe de distance et même de rupture par rapport à cette même Tradition.

Avec le recul du temps, il faut reconnaître que ces différences d'interprétation portaient sur certains textes particuliers issus du Concile, pas seulement le décret sur la liberté religieuse, *Dignitatis humanae*, mais surtout la Constitution sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et spes*. Pour le dire de façon succincte, il s'agit de la relation entre l'homme, le Christ et l'Église. Faudrait-il partir de l'homme et de ses problèmes pour en venir au mystère du Christ, selon une perspective inductive et comme ascendante ? Ou bien faut-il

partir résolument du mystère du Christ et affirmer cette nouveauté radicale de la Révélation chrétienne, selon une ligne déductive et descendante ?

Je force sans doute les traits, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que ces réflexions essentielles ont durablement inspiré beaucoup d'esprits, et aussi de pastorales, et que les papes Jean-Paul II et Benoît XVI ont cherché à dépasser ces confrontations en remettant le cap sur le caractère central du Christ aussi bien dans la théologie que dans la mission de l'Église.

Mais avec le pape François, il y a comme une note différente, un réel déplacement de perspectives. Lui aussi, dans le sillage de la Tradition chrétienne et de la spiritualité jésuite, affirme la centralité du Christ et appelle l'Église entière à se décentrer d'elle-même et à se centrer sur le Christ. Mais lui ne se réfère pas à sa mémoire du Concile Vatican II, pour la simple raison qu'il n'y a pas participé et que, s'il tient si fortement à la relation intime entre le mystère du Christ, le mystère de l'homme et la mission de l'Église, il le fait spontanément. Non pas que ses prédécesseurs l'aient fait de façon théorique, mais parce que, lui, en fonction de sa propre expérience pastorale et spirituelle, a conscience non pas seulement d'avoir à corriger des perspectives théologiques, mais à relever des défis qui touchent à l'essentiel. De sorte qu'il est plus libre de partir du Christ et de « la joie de l'Évangile ». Et si parfois son visage est grave, on sent en lui une résolution heureuse, un élan qui cherche à se communiquer, une volonté très ferme de convaincre et d'entraîner, une véritable passion :

« Nous sommes invités à rendre compte de notre espérance, mais pas comme des ennemis qui montrent du doigt et condamnent. Nous sommes prévenus de manière très évidente : “Que ce soit avec douceur et respect” (1 Pierre 3, 16), et “en paix avec tous si possible, autant qu'il dépend de vous ” (Romains 12, 18). [...] Il est évident que Jésus Christ ne veut pas que nous soyons comme des princes qui regardent les autres avec dédain, mais que nous soyons des hommes et des femmes du peuple. Ce n'est ni l'opinion d'un Pape ni une option pastorale parmi d'autres possibilités, ce sont des indications de la Parole de Dieu, aussi claires, directes et indiscutables qu'elles n'ont pas besoin d'interprétations qui leur enlèveraient leur force d'interpellation. Vivons-les “sine glossa”, sans commentaires. Ainsi, nous ferons l'expérience de la joie missionnaire de partager la vie avec le peuple fidèle à Dieu en essayant d'allumer le feu au cœur du monde. » (Evangelii gaudium, n.271)

III – UN GRAND TRAVAIL DE RÉFORME ET DE DISCERNEMENT

1. Des réformes nécessaires

Voilà donc cet homme, ce pape au travail et engageant l'Église entière à un grand travail de réforme et de discernement !

Il y a des réformes nécessaires, urgentes et qui ont trop tardé, et d'abord la réforme de la Curie romaine et de ses divers ministères ou dicastères, qui ont parfois tendance à se prendre pour les organes centraux d'un système de pouvoirs qui devraient gouverner toutes les Églises locales, tous les diocèses et tous les évêques.

C'est sans doute à ce niveau-là, qui n'est pas seulement structurel, que s'impose une réforme, cette réforme des consciences autant que des institutions, qui est une véritable

révolution, puisqu'il s'agit de dissoudre l'esprit de cour qui inspire des courtisans, c'est-à-dire des hommes (et presque exclusivement des hommes) qui cherchent à plaire à leurs supérieurs pour pouvoir réaliser leurs ambitions, pour faire carrière et pour suivre des *cursus honorum* qui les satisferont, en sacrifiant à ce que le pape François appelle la mondanité, et dont il démonte les mécanismes variés.

« Cette obscure mondanité se manifeste par de nombreuses attitudes apparemment opposées mais avec la même prétention de “dominer l'espace de l'Église”. Dans certaines d'entre elles on note un soin ostentatoire de la liturgie, de la doctrine ou du prestige de l'Église, mais sans que la réelle insertion de l'Évangile dans le peuple de Dieu et dans les besoins concrets de l'histoire ne les préoccupe. De cette façon, la vie de l'Église se transforme en une pièce de musée, ou devient la propriété d'un petit nombre. Dans d'autres, la même mondanité spirituelle se cache derrière la fascination de pouvoir montrer des conquêtes sociales et politiques, ou dans une vaine gloire liée à la gestion d'affaires pratiques [...] Elle peut aussi se traduire par diverses manières de se montrer soi-même engagé dans une intense vie sociale, remplie de voyages, de réunions, de dîners, de réceptions. Ou bien elle s'exerce par un fonctionnement de manager, chargé de statistiques, de planifications, d'évaluations, où le principal bénéficiaire n'est pas le peuple de Dieu mais plutôt l'Église en tant qu'organisation. Dans tous les cas, elle est privée du sceau du Christ incarné, crucifié et ressuscité » (Evangelii gaudium, n.95)

On sent chez le pape François l'impatience de conduire ou de reconduire l'Église, ses pasteurs et tout le peuple des baptisés, sur le terrain de notre humanité commune, au sein de cette histoire *« qui est glorieuse, parce qu'elle est histoire de sacrifices, d'espérance, de lutte quotidienne, de vie dépensée dans le service, de constance dans le travail pénible... » (ibid., n.96)*

À cette lutte contre la mondanité, il faut joindre ce que le pape François sait très bien : il faut que les grands services de l'Église, au Vatican, apprennent à travailler ensemble, au lieu de rester à l'écart les uns des autres, chacun dans sa spécialité. L'heure viendra sans doute – et elle a déjà commencé dans le domaine des finances – où il faudra abattre des cloisons étanches et susciter des informations mutuelles, des concertations réelles, des collaborations effectives dans le travail et dans les projets. La communion de l'Église doit se pratiquer ainsi dans ce que l'on appelle parfois les « palais apostoliques », pour que les hommes qui y travaillent – et bientôt aussi des femmes plus nombreuses – apprennent à se faire confiance, en se sachant envoyés en mission, à l'intérieur de l'Église apostolique, qui est bien plus qu'une multinationale, même avec des références religieuses.

2. Du cœur de Dieu aux périphéries de l'humanité

Ce qui est très beau et sans doute très exceptionnel chez le pape François, c'est son art de passer de la plus grande intériorité à l'engagement public, traduisons du cœur de Dieu aux périphéries de l'existence. Un des mots qu'il emploie le plus souvent est le verbe *« sortir »*, ce verbe qui exprime un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, avec tous les risques que comporte ce mouvement :

« Sortons, sortons pour offrir la vie de Jésus-Christ. Je répète ici pour toute l'Église ce que j'ai dit de nombreuses fois aux prêtres et laïcs de Buenos Aires : je préfère une Église accidentée, blessée et sale pour être sortie par les chemins, plutôt qu'une Église malade de son enfermement et qui s'accroche confortablement à ses propres sécurités. Je ne veux pas une Église préoccupée d'être le centre et qui finit enfermée dans un enchevêtrement de fixations et de procédures. [...]

Plus que la peur de se tromper, j'espère que nous anime la peur de nous renfermer sur des structures qui nous donnent une fausse protection, sur des habitudes où nous nous sentons tranquilles, alors que, dehors, il y a une multitude affamée, et Jésus qui nous répète sans arrêt : « Donnez-leur vous-mêmes à manger » (Mc 6, 37). » (*Evangelii gaudium*, n.49)

On se souvient du voyage à Lampedusa, en ce lieu, au bord de la mer Méditerranée, vers lequel convergent des rescapés de beaucoup de pays du Maghreb, des hommes et des femmes qui fuient la misère et la violence, et que nos pays européens ont parfois peur d'accueillir.

Le pape François n'est pas seulement porteur de projets de réformes structurelles. Il exerce une mission prophétique. Il avertit nos sociétés incertaines de ce qui risque de les rendre inhumaines. Il fait tout ce qu'il peut pour que la vie chrétienne soit réellement un combat pour rendre notre monde plus humain et plus digne de Celui que le crée sans cesse et qui vient le renouveler par sa miséricorde.

Car ce mot de « *miséricorde* », qui est parfois dévalué ou rabaissé, prend ou reprend dans sa parole et dans ses gestes sa force originelle. J'ai eu à présider en décembre dernier la séance solennelle de rentrée de l'Académie française. J'ai eu à y prononcer le discours sur la vertu. Juste avant, j'avais lu l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium*. Avec quelle joie j'ai transformé cet éloge de la vertu en un éloge de la miséricorde, en m'appuyant sur le pape François qui se réfère lui-même à saint Thomas d'Aquin selon lequel « *la miséricorde est la plus grande de toutes les vertus car il lui appartient de donner aux autres, et, qui plus est, de soulager leur indigence, ce qui est éminemment le fait d'un être supérieur. Ainsi se montrer miséricordieux est-il regardé comme le propre de Dieu, et c'est par là surtout que se manifeste sa toute-puissance* [Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q.30] ». (*Evangelii gaudium*, n.37)

Et, dès le début de sa prédication, le pape François insistait de façon très simple : « Dieu ne se lasse jamais de pardonner, c'est nous qui nous lassons de lui demander pardon », et aussi : « Il ne faut pas avoir peur de la bonté et de la tendresse », sous-entendu celles de Dieu et aussi celles que nous pouvons nous manifester les uns aux autres.

Faciles à entendre ces appels ? Je ne le crois pas, et je m'interroge. Au-delà de l'admiration actuelle pour le pape François, a-t-on mesuré l'ampleur du travail dans lequel il engage l'Église, en lui demandant, à partir du cœur de Dieu, d'aller vers ce qu'il appelle les périphéries de l'existence, en commençant par discerner non pas ce qu'il faudrait changer dans les structures de la Curie ou dans la doctrine morale de l'Église, mais ce que Dieu attend de nous dans les temps qui sont les nôtres, précisément en donnant toute son importance à la durée et à cette maturation qu'elle peut favoriser.

« Un des péchés qui parfois se rencontre dans l'activité socio-politique consiste à privilégier les espaces de pouvoir plutôt que les temps des processus. [...] Le temps ordonne

les espaces, les éclaire et les transforme en maillons d'une chaîne en constante croissance, sans chemin de retour. Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en événements historiques importants. Sans inquiétude, mais avec des convictions claires et de la ténacité. » (Evangelii gaudium, n.223)

C'est la manière de penser et d'agir du pape François. Sans précipitation, mais avec résolution, avec la certitude que le travail de Dieu s'accomplit à travers nos paroles et nos actions. À charge pour nous de discerner ce travail de Dieu, qui nous dépasse infiniment, même s'il passe par nous.

Un dernier mot en forme de récit : j'ai rencontré le pape François à la fin d'une audience, en octobre dernier. Je lui ai dit ma reconnaissance, mon affection et ma prière. Il a pris mes mains dans les siennes. Et j'ai vu alors dans ses yeux de l'attention, de la bonté et une certaine inquiétude. « *Comment tout cela se fera-t-il ? Priez pour moi.* » Et je m'interroge : au-delà des émotions immédiates, sommes-nous prêts à répondre à ses appels ? Prenons-nous les moyens de comprendre vraiment ce qu'il nous dit ? Il n'est pas étonnant que certains expriment leurs réserves et peut-être même leur désaccord. Mais si nous désirons que l'Église du Christ témoigne de l'Évangile du Christ, acceptons-nous que le pape François soit un des grands témoins de cette cohérence vitale ? C'est l'heure de sortir de notre sommeil, c'est l'heure de participer, chacun et chacune à notre place, à ces temps de renaissance chrétienne, même s'ils sont aussi des temps d'épreuves.